

Les républiques-sœurs sous le regard de la Grande nation (1795-1803). De l'Italie aux portes de l'Empire ottoman, l'impact du modèle républicain français

Claude Mazauric



Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/ahrf/1081>

DOI : 10.4000/ahrf.1081

ISSN : 1952-403X

Éditeur :

Armand Colin, Société des études robespierristes

Édition imprimée

Date de publication : 1 mars 2001

Pagination : 148-150

ISSN : 0003-4436

Référence électronique

Claude Mazauric, « Les républiques-sœurs sous le regard de la Grande nation (1795-1803). De l'Italie aux portes de l'Empire ottoman, l'impact du modèle républicain français », *Annales historiques de la Révolution française* [En ligne], 323 | janvier-mars 2001, mis en ligne le 10 avril 2006, consulté le 24 avril 2022. URL : <http://journals.openedition.org/ahrf/1081> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/ahrf.1081>

Ce document a été généré automatiquement le 24 avril 2022.

Tous droits réservés

Les républiques-sœurs sous le regard de la Grande nation (1795-1803). De l'Italie aux portes de l'Empire ottoman, l'impact du modèle républicain français

Claude Mazauric

RÉFÉRENCE

Michel Vovelle, *Les républiques-sœurs sous le regard de la Grande nation (1795-1803). De l'Italie aux portes de l'Empire ottoman, l'impact du modèle républicain français*, Paris, L'Harmattan, 2000, 350 pages.

- 1 C'est un recueil bien utile, comportant quelques solides nouveautés et fort intéressant au surplus, que nous propose ici Michel Vovelle. Dans un chapitre introductif à la «Suite italienne» qui constitue la majeure partie du livre et intitulé: *Les voyages d'un historien dans l'Italie du bicentenaire* (pages 37 à 48), l'auteur revient à la manière d'un récit rétrospectif et initiatique sur l'expérience qui a été la sienne à l'occasion du bicentenaire du *Trienno*, lequel a pris la suite de l'autre, quand, de Loanno (1995) à Naples (1999), de Porto Ferrario (1998) à Campo Formido (pour l'anniversaire du Traité dit de Campo-Formio), il a déambulé à travers la péninsule d'un colloque à l'autre, d'un séminaire ou d'une assemblée aux suivants. Vovelle y traitait de la réalité du *Trienno* comme de ses effets immédiats et futurs mais tout aussi bien, en même temps que des affaires de diplomatie entre le Directoire, ses agents, Bonaparte, général victorieux, et les patriotes italiens, de Naples, entre Lumières, révolution et réaction sauvage. De toutes ces interventions, Michel Vovelle a eu la juste initiative de faire un livre qu'il a complété, en deux temps, trois mouvements, d'une «Suite helvétique» puis d'une

percée vers le Sud-Est européen et la Grèce de Righas Ferraios auquel a été consacré, en 1998, un colloque émouvant et savant à Paris, au palais de l'U.N.E.S.C.O.

- 2 Les contributions réunies ici sont chargées de science, évocatrices d'un grand savoir qu'on perçoit à travers le filtre d'innombrables allusions, nourries de lectures et de travaux récents ou anciens – ce mélange fait impression – fortement assimilés et rendus éclairants comme on le dirait d'un panorama: le lecteur pressé ou peu informé pourra se sentir dérouté, tout comme celui qui, ignorant presque tout de cet entre-deux que demeure encore entre Révolution et Empire, un temps qui est précisément celui du *Triennio*, du Directoire et du Consulat, aura bien du mal à saisir dans ce qui fait le cœur de la période, les prémisses de l'ébranlement qui a contribué à orienter (ou réorienter) ce *Risorgimento* dont les germes sont bien antérieurs, comme chacun sait. Mais ceux qui ont en mémoire les travaux précédents des grands historiens italiens, des colloques de l'Istituto per la Storia del Risorgimento, ou les études de Godechot ou de Suratteau, auront grand profit à lire le dernier Vovelle et à faire le point avec lui des nouvelles problématiques.
- 3 Selon moi, trois grandes questions traversent l'ensemble des treize contributions de ce recueil, consacrées à une Italie, placée ici sous le regard, mais aussi la houlette, de la France directoriale et consulaire. En premier lieu, c'est la manière dont les Français (jacobins, néogacobins, modérés conservateurs, Bonaparte ou les Directeurs) se sont représentés les Italiens, qui constitue l'apport central du recueil; naturellement, le partage de l'opinion à leur égard et l'évolution du regard, sont largement fonction des préoccupations dominantes dans la République et du rôle qu'on pourrait faire jouer aux élites italiennes, étant entendu que, dès le départ, malgré le grand exemple de Buonarroti à Oneglia, on n'a nullement songé à tenir le peuple et les «riches terroirs d'Italie» pour autre chose que matériau à prélèvements et contributions! Rendant compte à Naples du livre magnifique de A.M. Rao (*Esuli, l'Emigrazione politica italiana in Francia...*, 1992), Vovelle évoque bientôt ce temps du passage, dans la représentation française, d'une Italie partagée entre des patriotes de «type modéré, plutôt cisalpin» et «l'extrémisme napolitain», à ce moment où l'Italie «semble redevenir pour les Français le pays du voyage, d'un exotisme où se retrouvent les ethnotypes baladeurs de lointain héritage» (p.249): entre-temps l'hégémonie napoléonienne s'est mise en place. De ce cycle, on retiendra en particulier la fine analyse présentée à Alessandria en 1997, du regard des néo-jacobins sur les Italiens alors que triomphe Bonaparte (p.97). Seconde préoccupation dominante de ce recueil: essayer de comprendre (et non de justifier, quoique tout ici ne soit pas univoque...) les raisons de l'abandon aux mains des Habsbourg de Vienne, de la vénérable République de Venise, à l'occasion des marchandages de Campo Formido, préparatoires au Traité de Campo Formio (p. 147 et p. 167): Vovelle reporte sur la modification de nature idéologique de l'idée que l'on se faisait de la liberté des peuples et des moyens de la mettre en œuvre dans le nouveau contexte, ce qui, incontestablement, n'avait rien de compatible avec le principe de la liberté de choix des peuples, dont la Révolution s'était faite le champion, bien des mois et des années plus tôt! La troisième préoccupation se repère dans l'effort constamment repris par l'auteur, de proposer une sorte de bilan de l'action de la France sur l'Italie, à quoi est destiné l'article à la fois historiographique et d'intention théorique, consacré à «Napoléon et l'Italie» (p. 251).
- 4 Le lecteur de cette «Suite italienne», éprouve en fin de compte un sentiment partagé: que d'occasions manquées qui pèseront lourd un peu plus tard! Michel Vovelle ne

manque pas de les relever; occasions manquées qui pour une grande part s'expliquent par le décalage de phase entre une Italie dont la présence française contribue à déverrouiller les blocages venus de la longue durée et consolidés par les échecs des réformateurs éclairés, et une France directoriale, divisée dans ses choix successifs, incertaine de son rôle, hésitante dans ses projets d'expansion, cherchant à combiner les intérêts du court terme, dominés par la guerre et la crise, et les visées à long terme de l'auto-proclamée «Grande Nation» sur laquelle divers colloques (Clermont-Ferrand entre autres) ont récemment fort bien démonté la construction sémantique, le contenu conjoncturel et les contradictions de fond. Dans cet imbroglio qui par sa nature même renforce la part des protagonistes, le retour aux ethnotypes dominants facilite le jeu des propagandes, libère les bonnes consciences, favorise les initiatives du réseau construit par Bonaparte et ses frères. Faut-il pour autant parler d'une vision univoque de l'Italie et des Italiens chez les Français comme s'il s'agissait d'un fait de mentalité? Vovelle ne le propose pas, qui montre qu'après le *Triennio* puis au-delà de l'épopée impériale, le partage de l'opinion française sur la «question italienne» fut d'abord un fait d'idéologie et de positionnement politique. Ce qui est bien différent.

- 5 Se rendre chez le vétéran Biaudet à Lausanne et à Fribourg chez le junior Czouz-Tornare en 1998, pour évoquer cette république que le vieux Rufer, si érudit, n'appelaient que «L'Helvétique», alors que le gouvernement de la Confédération s'était refusé à encourager toute commémoration, n'était pas sans audace... Surtout dans un pays qui a constamment entretenu le souvenir des Suisses massacrés après la prise des Tuileries, le 10 Août 1792..., et ce souvenir-là seulement. Avec habileté, Michel Vovelle a su rappeler à ses auditeurs que l'opinion helvète s'était elle-même partagée entre unitariens et fédéralistes, que la crise des dominations et des hégémonies, celle des Prussiens sur une partie du Jura, celle des Bernois sur plusieurs cantons (notamment le canton de Vaud), ou la crise de légitimité du pouvoir exercé par les couches et milieux dirigeants sur leur Canton (comme à Genève), étaient bien antérieurs à la Révolution de France, tout comme l'hétéronomie économique et sociale de cette Suisse travaillée simultanément par la modernisation capitaliste, la proto-industrie et la manufacture moderne dans le même temps où se pérennisaient la pauvreté et l'abrutissement montagnards, le ruralisme archaïque, entretenus plus que compensés par le mercenariat et l'émigration des portiers et des domestiques dans les beaux hôtels particuliers appartenant aux élites sociales de Paris et d'ailleurs. Dans ce contexte, autant que le courage qu'il fallait montrer naguère comme on le voyait à l'œuvre chez Rufer ou J.-R. Suratteau qui célébraient tout à la fois Pestalozzi et L'Helvétique, mettre l'accent comme s'y est employé Vovelle sur «l'exception vaudoise», paraîtra-t-il chargé de connotations à l'évidence subversives!
- 6 L'influence des «idées françaises» fut, on le sait par d'éminents travaux, très considérable, du moins très valorisée dans l'historiographie pro-française, parmi les populations de l'espace multinational et souvent de confession majoritairement orthodoxe, encore dominées par les Ottomans ou venant partiellement d'échapper à leur emprise, dans tout le Sud-Est européen. Michel Vovelle prend sa part de cette recherche qui repart sur l'émergence difficile du mouvement «démocratique», au moins «libéral», dans cet espace qui s'ébranle et où s'affrontent dans un jeu complexe, l'aspiration de peuples, l'influence de l'orthodoxie incarnée par la Russie et la pression française, laquelle trouve, malgré les lenteurs ou la résistance des clergés, le soutien de Grecs, du moins de ceux qui sont ici de mœurs pures, celle de Roumains de Valachie, quelquefois celle de Serbes... Appuyée sur les travaux de Dimitri Nicolaidis, l'analyse de

Michel Vovelle évite de majorer les effets de la présence républicaine française, ce qui conduit paradoxalement à lui donner encore plus de relief.

- 7 Le recueil est dédié par l'auteur à ses «élèves» dont une liste de huit noms suit la dédicace de la page 9. «Élèves»: l'emploi souvent répété dans le livre de ce terme paraît aujourd'hui presque insolite mais il traduit plus ici le sentiment de reconnaissance du maître que l'affirmation de dépendance qu'il impliquait autrefois. C'est assez dire que le regard que porte Michel Vovelle sur l'histoire des sociétés qu'il observe, est nourri de la substantielle lecture des thèses récentes et des volumineux travaux dont il a suivi l'élaboration depuis dix-sept ans: du coup son livre vient opportunément compléter et renouveler les manuels classiques, travaux et recherches antérieurs qui sont dans toutes les mémoires. Un recueil donc, qui fera date.